

L'ESCLAVAGE CHEZ LES FOURMIS

Les Fourmis amazones sont des êtres essentiellement organisés pour le combat, et cependant, elles ne peuvent manger seules ni même se construire un nid ou élever leurs larves. Aussi, pour subsister, Dieu leur a donné l'instinct de réduire à l'esclavage d'autres Fourmis, lesquelles leur rendent les services qu'il leur est impossible à elles-mêmes de se procurer. Ces faits furent découverts par un grand naturaliste de Genève, Huber, et étudiés plus tard avec soin par Auguste Forel.

Les Fourmis amazones, les "Polyergus rufescens" des naturalistes, vivent dans toute l'Europe centrale et méridionale ; on en trouve en France, en Allemagne, en Suisse, au Canada, etc. Elles ont une couleur rouge tirant sur le brun ou le jaune, assez mate ; leur taille ne dépasse guère six à sept millimètres.

On sait que chez toutes les Fourmis on trouve trois sortes d'individus : les "mâles" et les "féelles", pourvus d'ailes, et les "ouvrières", qui n'en possèdent pas. Les deux premières catégories servent à fournir des oeufs, tandis que les ouvrières sont chargées des soins du ménage, construction du nid, entretien des chambres, soins donnés aux larves, etc. Ce sont elles qui sont de beaucoup les plus nombreuses.

Mais, dans l'espèce que nous considérons, les ouvrières sont des paresseuses qui ne veulent pas travailler et qui, d'ailleurs, ne le peuvent pas, à cause de la mauvaise constitution de leurs mandibules : celles-ci ne sont plus ces armes solides et résistantes que l'on a l'habitude de rencontrer chez les Fourmis ; ce sont de faibles pinces arquées qui peuvent tout au plus mordre dans des corps mous, mais non transporter les lourdes maçonneries indispensables pour élever une fourmilière. Aussi, vont-elles se mettre en marche pour aller attaquer une autre espèce de Fourmis, rapporter chez elles les ouvrières de ces dernières et les réduire en esclaves. Elles s'adressent de préférence à la Fourmi brune (*Formica rufa*), ainsi qu'à la Fourmi barbe-rousse (*Formica rufibarbis*).

Les expéditions des Amazones n'ont lieu qu'à la fin de l'été, au commencement de l'automne.

Vers cette époque, dit Lespès, les individus allés des espèces esclaves ont déjà quitté les nids, les Amazones se gardent bien de se charger des bouches inutiles. Les brigands quittent leur camp vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, par un temps pur et serein. D'abord, il n'y a point d'ordre dans leurs mouvements ; mais au moment où toutes les forces sont rassemblées, une colonne régulière se forme.

"Cette colonne avance avec une grande rapidité, en rangs étroitement serrés. Les Amazones, qui marchent en tête, semblent chercher quelque chose à terre. D'ailleurs, cette tête de colonne change continuellement dans sa composition ; les chefs de files, arrêtés à tous moments, sont remplacés par d'autres. Ce qu'elles cherchent à terre avec tant d'attention, c'est la piste de l'espèce qu'elles se préparent à attaquer, et l'odorat leur sert de guide sûr. Elles flairent le sol comme des chiens de chasse cherchant la piste du gibier, et, quand elles l'ont trouvée, elles s'avancent avec impétuosité, entraînant toute la colonne sur leurs pas.

"Les plus petits corps d'armée que j'ai observés se composaient pour le moins de quelques centaines d'individus ; mais j'en ai vu aussi d'autres quatre fois plus nombreux. Les Fourmis forment

"Après une marche qui dure quelquefois une heure entière, voici la colonne arrivée au nid de l'espèce esclave.

"La "Formica rufibarbis", la plus forte de toutes, oppose en vain une résistance sérieuse, les Amazones forcent facilement l'entrée du nid. Qu'y a-t-il dans la fourmilière ? Des ouvrières en grand nombre, des larves et des nymphes ; ces dernières sont destinées à se transformer en ouvrières."

Qu'est-ce que viennent chercher les Amazones ? Vont-elles prendre à bras-le-corps les ouvrières et les emporter ? Que nenni. Les ouvrières adultes



Le transport des larves

ont trop d'intelligence pour rester dans une demeure qu'elles savent étrangère. Ce qu'elles veulent, ce sont les larves et les nymphes, qui n'ont pas conscience encore de leur propre existence. Mais les choses ne vont pas se passer sans que les légitimes propriétaires de ces larves opposent une vive résistance ; un véritable combat va s'engager entre les assaillants et les assiégés. Les Amazones pénètrent dans la place.

"Elles reparaissent, ajoute Lespès, au bout d'un moment, tandis qu'en même temps les assiégés surgissent en masse.

"Ce sont les larves et les nymphes qui sont l'objet principal du conflit. Les Amazones cherchent à les enlever, et les autres essayent de les dérober à leurs poursuites, ou du moins d'en sauver le plus grand nombre possible.

"Pour cela, sachant parfaitement que les Amazones ne grimpent point, elles gagnent avant tout, avec leur précieuse charge, les plantes et les buissons du voisinage, où elles sont à l'abri de leurs atteintes. Puis elles se mettent à poursuivre les ravisseurs, s'efforçant à leur tour de leur enlever le plus de butin possible."

Mais les Amazones, plus agiles, déguerpissent au plus vite. D'abord harcelées par les Fourmis barberousses, elles ne tardent pas à les distancer et à se mettre hors de leurs atteintes, emportant dans leurs mandibules la progéniture de leurs victimes. Elles reviennent ainsi en colonne serrée et suivant exactement le chemin qu'elles ont pris pour venir, guidées en cela par l'odorat. Arrivées dans leurs foyers, elles abandonnent leur butin aux esclaves déjà existantes, et, à partir de ce moment, ne s'en préoccupent plus.

Aussitôt les esclaves emportent les larves et les nymphes dans les chambres d'habitation, les nettoient, leur donnent à manger, en un mot les dorlotent comme une mère le ferait pour son enfant. Sous ces soins affectueux, les nymphes ne tardent pas à éclore, ne se souvenant plus des terribles péripéties de leur jeunesse. Nées dans le nid des Amazones, elles prennent celles-ci pour leurs mères, et, comme le devoir l'exige, elles vont prendre de leurs ravisseurs un soin tout particulier, et vraiment celles-ci en ont bien besoin. Ces fameux guerriers, si courageux qu'on leur a donné le nom d'Amazones par analogie avec ces femmes de l'antiquité, qui combattaient l'ennemi avec une hardiesse pareille à celle des Amazones modernes du Dahomey, ces spoliateurs si ardents à la curée vont maintenant s'endormir dans les délices de Capoue ; ils vont devenir incapables de se remuer ni même de se nourrir. Les esclaves changent en quelque sorte de rôle : ils deviennent en somme les maîtres du lieu, tenant absolument leurs maîtres sous leur dépendance. Et s'il se trouvait un être qui pût révéler aux Fourmis barberousses leur naissance, celles-ci ne tarderaient pas à anéantir complètement ceux qu'elles croient leurs parents et qui ne sont que leurs maîtres.

Mais voilà, arrivera-t-on jamais à communiquer avec les bêtes ? Mystère !

L'ART DE SE FAIRE AIMER DE SON MARI

Une de mes lectrices m'adresse de sérieux reproches : "Pourquoi, madame, avez-vous traité l'art de se faire aimer de sa femme ? La belle difficulté, vraiment, pour un homme de gagner le coeur d'une femme qui n'a pensé qu'à son futur mari depuis son adolescence, et qui ne demande qu'à lui donner son coeur ; traitez donc : l'art de se faire aimer de son mari ; nous savons toutes que les époux sont grognons, blasés, capricieux, rebelles à l'attendrissement ; dites-nous s'il existe un moyen de se les attacher ?"

Mais, certainement, ce moyen existe, il est efficace et capable de fixer même l'époux rébarbatif que le sort paraît avoir dévolu à ma lectrice.

Beaucoup de jeunes femmes ont le tort de limiter à leur seule beauté et à leurs charmes toute la tiédeur attirante du nid ; c'est une illusion qui fausse leur ligne de conduite. Certainement, un mari prend plaisir à voir sa femme élégante, gracieuse, jolie ; mais il se base vite sur ces qualités de parade pour réclamer les vertus de la maîtresse de maison.

Pourquoi vous irriter de cette tendance ? Votre beauté, si éclatante soit-elle, ne peut prétendre à surpasser toutes les autres ; et si, par impossible, vous réalisez cet idéal, par le seul fait que vous demeurez semblable à vous-même, vous lui paraîtrez bientôt monotone. Une femme très coquette risquerait même d'irriter son mari, car un homme ne tolère pas longtemps le gaspillage d'argent ou de temps ; il lui suffit que sa femme soit propre, soignée, pour les heures de loisirs ou d'intimité.

Mais pour le courant ordinaire de la vie, il réclame surtout d'elle un soin minutieux et intelligent du ménage, de la cuisine, des enfants, des relations ; il la veut maîtresse de maison irréprochable, sans défaillance, sans nervosité, sans plainte. Car ce n'est pas assez pour un mari de posséder une épouse qui soit tour à tour ménagère habile ; femme du monde, mère dévouée, il aime à lui voir remplir sa tâche avec une humeur égale et un vaillant sourire.

Enfin, il a besoin d'être plus particulièrement l'objet de ses soins, il veut être la plus chère de ses occupations, et il est infiniment doux à son orgueil de "seigneur et maître" de sentir qu'il est le pivot autour duquel se déploie son activité. Il lui plaît d'être le centre de tous ses travaux. Il aime à constater que sa femme a toujours, comme but final de ses efforts, la pensée de lui être agréable ou de lui rendre service. Dans la matinée, elle se fait cuisinière pour satisfaire sa gourmandise ; à midi, elle est accueillante, aimable, elle le distrait, l'entoure de prévenances ; quand il part, elle brosse ses habits, refait le noeud de sa cravate, l'embrasse, lui souhaite bonne chance dans ses affaires.

J'entends d'avance ma lectrice se plaindre :

—Vraiment, madame, votre moyen est étrange : je ne vois dans ce tableau qu'une femme exploitée par un égoïsme masculin ; croyez-vous qu'un mari ainsi entouré sera aimable, empressé, songera même de temps à autre à me rapporter un bouquet de violettes ?

—Pardonnez-moi, lui répondrai-je, vous m'avez demandé l'art de se faire aimer de son mari, je vous le donne infaillible ; maintenant, vous réclamez, je crois, l'art de se faire gâter par son mari ; celui-là est moins utile : tous les moyens que je pourrais vous citer sont transitoires et incertains ; d'ailleurs, cette science n'est pas nécessaire à votre bonheur.

"Votre mari vous aime profondément, voilà l'essentiel ; si son affection est mêlée d'une pointe d'égoïsme, tant mieux, elle n'en sera que plus durable. Qu'importe le bouquet de violettes qu'il oublie ! Si vous y tenez beaucoup, réclamez-le-lui gentiment ; ces attentions délicates supposent des subtilités de tendresse qu'on ne rencontre pas très souvent, même chez les meilleurs époux.

Un vieil employé de ministère se plaignait amèrement d'avoir été mis à la retraite.

—Je n'étais pourtant pas bien gênant ; je n'allais jamais à mon bureau !...

* * *

—A la bonne heure, père Mathieu, vous nettoyez vos étables...

—Dame ! faut bien faire de la place, pas vrai ? Voilà l'été qu'arrive : J'allons bientôt recevoir les messieurs de la ville !...



Combat de fourmis

alors des colonnes de cinq verges de long et de deux verges de large.